THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1315

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



1578

LE STATHOUDER
A HAMPTON-COURT,
OU
LE 12 GERMINAL,

COMÉDIE NOUVELLE EN UN ACTE, EN VERS,

Par M. J. PERROTTE, *Typographe.*

Castigat ridendo mores.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue du Fouare, n.° 14;
Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN III.e DE LA RÉPUBLIQUE, 20 THERMIDOR.

PERSONNAGES.

LE STATHOUDER.

LA STATHOUDERESSE.

LE ROI D'ANGLETERRE.

LE FILS AINÉ DU STATHOUDER.

UNE FILLE DU ROI D'ANGLETERRE.

DEUX STATHOUDÉRIENS.

CRISPIN, } Valets du Stathouder.
FINETTE, }

La Scène est en Angleterre, au Château de Hampton-Court.

LE STATHOUDER

A HAMPTON-COURT,

OU

LE 12 GERMINAL.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE FILS DU STATHOUDER, *seul.*

Pourquoi, cruel Amour, m'embraser de tes feux,
Lorsque je suis réduit à vivre malheureux ?
Je voudrais être aimé ; mais y puis-je prétendre,
Y pensè-je insensé ? Tout doit me le défendre,
Il ne me reste plus qu'à me désespérer.
Le rang où seul, par droit, je pouvais aspirer ;
Ce sublime degré des dignités du monde,
N'est pour moi de douleurs qu'une source féconde.
(*Il regarde dehors.*)
Tout sert à m'accabler. Époux intéressans
Que je vois ici près, à vos ris innocens,
Je suis sûr que la joie emplit votre ménage.
Un tendre autre vous-même, à la source de l'âge,

Vous flatte en vous pressant de ses petites mains,
Vous recevez tous deux ses baisers enfantins.
Quoique de vos habits l'étoffe soit épaisse,
Qu'un grossier aliment sans doute vous repaisse,
Qu'un lit dur vous attende après de longs travaux,
Dans lequel cependant vous trouvez le repos,
A votre pauvre sort un Prince porte envie;
Oui je desirerais vivre de votre vie,
Être inconnu, plongé dans votre obscurité.
O barbare destin, ton arrêt est dicté,
Il me faudra languir, la honte est mon partage!

SCÈNE II.

LE MÊME, LA FILLE DU ROI D'ANGLETERRE.

LA PRINCESSE.

EH quoi! toujours des pleurs mouillent votre visage,
Vous semblez refuser ma consolation.

LE PRINCE, *à part.*

Ciel! en est-il permis dans ma position?
haut.
Madame, vos bontés ont lieu de me confondre,
Je n'ai que mon respect pour y pouvoir répondre.

LA PRINCESSE.

Je veux que vous cessiez de vous tant affliger.

LE PRINCE.

Cesser, moi qui ne suis ici qu'un étranger
A qui, lorsque la peur d'être captif m'exile,
Vous daignez accorder ce Palais pour asile.

LA PRINCESSE.

Vous étranger, Seigneur ! Non. Je vous avertis
Que vous êtes ici parmi vos vrais amis,
Que l'instant n'est pas loin où..... C'est assez en dire.
Prenez ma main, venez au jardin me conduire,
Pour calmer un moment vos lugubres ennuis.

SCÈNE III.

LE STATHOUDER, *seul.*

DÉJA plus de trois mois sont écoulés depuis
Que j'ai fui des Français la valeur intrépide,
Et rien en ma faveur encor ne se décide.
Cruelle incertitude, à quels affreux tourmens
Vous livrez mes esprits ! Je crains pour mes enfans
Qu'il ne s'écoule encore un bien plus long espace
Avant qu'il soit donné de terme à ma disgrace.
Je pâlirai d'horreur, quand ces enfans si chers
S'en viendront m'accabler des reproches amers
De leur avoir ravi l'honneur avec la gloire
Que j'aurais conservés, si, lorsque la victoire
A fait tomber Mastricht au pouvoir des Français,
J'eus voulu m'abaisser à demander la paix.
Je devais m'affranchir de la promesse inique
De ne point transiger avec leur République,
Je n'aurais point parti, j'aurais toujours régné.
Mais aussi qui jamais se fût imaginé
Que de petites gens leurs troupes mal formées
Pussent prendre un rempart sur nos fortes armées,
Qu'en bataille rangée elles pussent tenir,
Et qu'elles pussent vaincre ? Un fatal avenir
M'est préparé. Faut-il !..... Hélas !.....

SCÈNE IV.

LE STATHOUDER, CRISPIN.

CRISPIN.

QUELQU'UN demande
A vous parler, Seigneur, il se dit de Hollande.

LE STATHOUDER.

Introduis-le.

SCÈNE V.

LE MÊME, UN STATHOUDÉRIEN.

LE STATHOUDÉRIEN.

SEIGNEUR, les Français triomphans
En vain, dans vos États, ont trompé vos enfans.
Les ennemis des uns et les amis des autres
Ont su concilier leurs intérêts, les votres;
Ils sont prêts à braver les dangers comme moi.
Les gouffres de la mer ne m'ont point fait d'effroi;
Sur un simple bateau j'ai tenté le passage;
Je me suis vu cent fois englouti par l'orage;
Il s'en est peu manqué que les Républicains
Ne m'aient trois fois tenu, j'en tremble, entre leurs mains.
Mais un propice sort m'a conduit vers mon Prince,
Je le revois enfin, et ma peine fut mince.
Apprenez donc que tout succède à notre espoir,
Que vous allez jouir de l'absolu pouvoir.
Robespierre a vécu; mais il existe encore

Des hommes qu'après lui l'Europe entière honore (1).
Ils ont si bien agi que la Convention
Refuse d'achever la révolution,
Parce qu'elle ne peut en guérir les blessures.
Sans cesse elle reçoit du Peuple mille injures;
Autour d'elle attroupé, tourmenté de la faim,
Par des cris redoublés il demande du pain.
Hélas! elle ne sait trop à quoi se resoudre,
Et son meilleur parti sera de se dissoudre,
Elle y sera forcée; et peut-être aujourd'hui,
A l'instant où je parle, a-t-elle déjà fui.
Ceux-là de vos sujets qui sont restés fidèles,
Ont déjà rejeté ces cocardes nouvelles
Que la nécessité leur a fait arborer;
Ils ont montré combien on doit les abhorrer,
En leur substituant vos couleurs qui sont chères
Aux sages Hollandais, à vos amis sincères.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI D'ANGLETERRE, PITT.

LE STATHOUDER.

JE peux donc envers vous être reconnaissant,
Dans mes propres États je redeviens puissant.

GEORGES.

Comment vous le savez, ma surprise est extrême!
Cette heureuse nouvelle arrive à l'instant même,

(1) Ce vers est ainsi dans le cœur des sincères amis de la Patrie.

Des hommes qu'après lui la France entière abhorre.

Celui qu'on en chargea n'en informe que nous,
Et nous ne le quittons que pour voler à vous.

LE STATHOUDER.

De deux de mes sujets ce beau zèle me touche,
Vous voyez ce Monsieur, je tiens tout de sa bouche,
Son récit finissait quand vous êtes entrés.

GEORGES.

Oui, Guillaume, les Rois se seront illustrés
D'avoir pu réussir, à l'aide de l'intrigue,
A rompre les complots de l'insolente ligue
Qui de nous écraser eut les prétentions.

PITT.

Il n'en a pas coûté plus de cent millions;
Cent autres répandus avec intelligence,
Suffiront pour pousser au bout notre vengeance.
Je réduirai la France à cette extrémité,
Qu'elle tremble d'horreur au nom de Liberté,
Que l'esclavage alors lui semble préférable.

LE STATHOUDER.

Qu'un habile Ministre est un homme estimable!
Monsieur a ce mérite au degré le plus haut;
A tous les Souverains voilà comme il les faut.
Afin de rétablir l'ordre de mes affaires,
Quatre au moins aussitôt vont m'être nécessaires.
Parmi vos vrais amis il est assurément
Des gens en politique instruits profondément,
En me les indiquant vous me rendrez service.

PITT.

Il n'est rien que pour vous, Seigneur, je n'entreprise,
Vous les aurez avant la fin du jour entier.

LE STATHOUDER.

Il me tarde d'aller trouver l'autre courier,

Et qu'il ne me répète avec ses circonstances
Ce grand événement.

GEORGES.

Gardons les bienséances,
Il faut lui commander de venir en ces lieux.

LE STATHOUDER.

Je passe par dessus, je suis trop curieux.

GEORGES.

A ce motif puissant jamais on ne résiste,
Allons-y donc.

SCÈNE VII.

CRISPIN, FINETTE.

FINETTE.

Dis-moi, Crispin, pourquoi l'air triste
Qui ce matin encore obscurcissait les fronts,
A fait place céans à des ris aussi prompts?
Ta pénétration a percé ce mystère,
Il n'en faut pas douter.

CRISPIN.

Moi je comptais, ma chère,
Que j'allais par toi seule en être instruit. Comment
Toi qui de l'avenir as le pressentiment,
Tu n'as deviné rien de tout ce qui se passe,
Pour la première fois ton esprit s'embarasse.

FINETTE.

Je ne dois point avoir honte de l'avouer,
Tu n'en dois point avoir lieu de me bafouer,
L'affaire est épineuse, et le plus grand génie

Ne définirait pas cette joie infinie.
Nous sommes des journaux lecteurs très-assidus,
Et la diplomatie, en nos momens perdus,
Est perspicacement par nous développée ;
Rarement notre attente a-t-elle été trompée.
Mais nous n'avons point vu de préparation
Pour cet événement. En France l'union
Entre ses habitans règne avec la justice ;
A tous les Princes là rien ne sera propice,
Malgré les rudes coups qu'ils y frappent, Crispin,
C'est moi qui te le dis.

CRISPIN.

Et moi je vais plus loin,
Je pense que ces coups, retombant sur eux-mêmes,
Leur font ressentir autant de maux extrêmes
Qu'ils viennent en répandre en ces superbes lieux.
Mon habit bigarré me devient odieux ;
La richesse et l'honneur qu'il procure avilissent :
Je m'en dépouillerai ; les Français l'abolissent,
J'exercerai chez eux quelque noble art par qui
Je m'honore en donnant à l'État un appui.

FINETTE.

Ma tendresse pour toi fut toujours peu commune,
Je mérite une part, Crispin, à ta fortune,
Promets-la moi.

CRISPIN.

Toujours pour toi j'eus de l'amour,
Friponne, tu seras ma tendre épouse un jour,
Reçois-en ce baiser pour garant.

FINETTE.

Cesse, on ouvre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE STATHOUDER, LE ROI D'ANGLETERRE, PITT.

LE STATHOUDER.

IL faut qu'à tous les yeux mon bonheur se découvre.
(*A Crispin et à Finette.*)
Parcourez ce Château, dites à tous qu'ici
Je les attends. Combien chacun sera ravi
D'apprendre qu'il retourne aux lieux qui l'ont vu naître,
Et qu'il va me revoir y commander en maître.

GEORGES.

De votre fils ma fille est aimée ardemment,
Je m'en suis apperçu. J'ai pris soin que souvent
Il pusse recevoir une visite d'elle;
C'était pour l'arracher à sa douleur mortelle,
Disais-je à mon enfant, mais j'avais le dessein
Qu'une aussi tendre ardeur s'allumât dans son sein,
Afin de les unir par les nœuds d'hymenée.
Célébrons par ces nœuds cette belle journée,
N'y consentez-vous pas ?

LE STATHOUDER.

C'est trop multiplier
Vos bienfaits, je saurai ne les pas oublier.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA STATHOUDERESSE, LE FILS DU STATHOUDER, LA FILLE DU ROI D'ANGLETERRE; CRISPIN *et* FINETTE *au fond du Théâtre.*

LE STATHOUDER, *à sa femme.*

AU milieu de la Cour, en Hollande, Madame,
Vous brillerez. Le Ciel a confondu la trame
Qui nous avait contraints à nous en éloigner.

LA STATHOUDERESSE.

O suprême bonheur !

LE STATHOUDER, *à son fils.*

C'est à vous à régner,
Lorsque la mort m'aura privé de ma couronne ;
(*Montrant la fille du Roi d'Angleterre.*)
Madame doit monter avec vous sur le trône,
Son père à vos desirs accorde ce trésor.

LE FILS DU STATHOUDER.

Ne partagez-vous pas, Princesse, mon transport ?
J'ose le présumer, vous êtes généreuse.

LA PRINCESSE.

J'y consens, car j'espère avec vous être heureuse.

LE FILS DU STATHOUDER.

Oui, oui, vous le serez, j'en engage ma foi.
(*Au Roi d'Angleterre.*)
Sire, je reconnais les graces que sur moi
Verse si pleinement votre munificence.

CRISPIN, *à un bruit qu'il entend dans l'anti-chambre, va voir ce que c'est, et revient dire au Stathouder :*

Seigneur, un homme en pleurs demande avec instance
A vous parler soudain.

LE STATHOUDER.

Qu'il entre.

CRISPIN.

Entrez, Monsieur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN STATHOUDÉRIEN.

LE STATHOUDÉRIEN.

DIFFÉREZ à partir, tout est changé, Seigneur.
Ceux qui travaillaient tant à Paris pour vous rendre
Les services que d'eux vous aviez droit d'attendre,
Viennent d'être chassés de la Convention,
Les uns sont déportés, les autres en prison ;
Et les *Thermidoriens*, délivrés d'adversaires,
De ceux qui leur étaient sur-tout les plus contraires,
Au lieu d'abandonner leur poste, ont juré tous
Qu'ils consolideront un Gouvernement doux.
Par ces hommes encor la Hollande est séduite,
Des chapeaux vos couleurs ont disparu de suite,
On y crie encor plus : *vive la Liberté.*
Mais un plus rude coup, Seigneur, vous est porté.
Avec le Roi de Prusse une paix est signée,
De chez lui des Français l'armée est éloignée.

LA STATHOUDERESSE.

Mon frère ! est-il possible ?

LE STATHOUDÉRIEN.

Il se répand très-fort
Qu'il doit, sous peu de tems, se conclure un accord
D'amitié, d'union défensive, offensive,
Avec ce peuple qui, pour la tendresse vive
Que vous vous êtes plu sans cesse à leur marquer,
Vous oublie et vous hait, et s'empresse à calquer,
Sur celle des Français, une autre République.
Luxembourg pressé souffre, et c'est la voix publique
Qu'au plus tard dans deux mois il capitulera.

PITT.

L'édifice français dans deux mois croulera.
Devant vos Majestés par serment je proteste
Que leur mois *Prairial* leur sera plus funeste
Que tous ceux dans lesquels ils ont manqué périr;
Mais ils n'en pourront pas cette fois revenir.

LE STATHOUDER.

En vos talens, Monsieur, est ma seule espérance.
(*A sa famille.*)
Ne nous fatiguons point de prendre patience.

SCÈNE XI.

CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN.

ILS en ont grand besoin! Pitt ment impudemment;
Il verra s'avancer, par son acharnement,
D'une totale paix l'approche desirable.
Alors de bien bon cœur donnant les Rois au diable,
Finette, nous irons former un doux lien
En France où j'obtiendrai le rang de Citoyen.

FIN.

POSTFACE.

J'AI offert cette petite Pièce au Théâtre de la République, rue de la Loi, où après l'avoir gardée pendant le mois de Messidor, on m'a dit, en me la rendant, qu'on ne pouvait la jouer à ce Spectacle. Aux Variétés de la Cité, où je l'ai offerte ensuite, on a refusé de s'en charger, parce que, m'a-t-on dit, les Pièces nouvelles qui y sont à l'étude, mettraient trop loin le tour de la mienne. Comme peut-être ailleurs on me ferait la même réponse, je me suis resolu à l'imprimer. J'en enverrai des exemplaires à Amsterdam. Les Directeurs de Spectacle en France, qui voudront la représenter, n'ont qu'à écrire à mon adresse.

